

La question du Bien (absolu) par Claude

Pour ma part, quand je parle du Bien, je parle du **Bien absolu**.

Eberhart nous parle du « bien sous divers aspects » mais ce « bien »-là, relatif, comme le mal, est toujours arbitraire. Parce que l'homme est d'origine divine, il peut définir ses propres bien et mal, qui varient avec les lieux et les temps. Une fois définis, ce sont des arbitraires qui s'opposent nécessairement à d'autres conceptions du bien et du mal que font d'autres humains, d'où les guerres, les conflits internes incessants, l'insatisfaction chronique, les leurres, etc. Qui a raison ? Qui a tort ? Personne ou les deux, mon capitaine, puisque chaque parti a parfaitement la Liberté de définir son bien et son mal. Peut-être est-ce la distinction qu'Eberhardt tente de faire entre « bien naturel » (en réalité culturel selon moi) et « bien surnaturel » dans son dernier mail. Dès que nous prenons un parti pris dans ce domaine, surtout dès que nous le fixons dans le béton d'une morale ou d'un dogme, nous tombons dans le *piège* du monde parce que nous jugeons les autres sur cette base, depuis notre tour d'ivoire comme si nous, nous avons le bien absolu. Or, le jugement est la base de tout système. Les princes et les puissants de ce monde sont ceux qui vont exploiter un certain système de valeurs pour dominer les autres, qu'ils y croient eux-mêmes ou pas au demeurant. A partir de là, une majorité les suit en tant que troupeau obéissant et toujours une minorité s'élève et s'oppose sans compter les marginaux qui sont encore ailleurs. Le *Bien* absolu se situe en effet « par-delà le bien et le mal », Nietzsche l'avait pressenti, tels qu'ils sont définis par les hommes. Il est dans un Ailleurs, un Tout Autre, dans l'Être Qui transcende notre réalité, mais qui *gît* le plus souvent inconsciemment comme *un aigle blessé* au fond des cœurs.

Prenons un exemple. Le conflit actuel du Hamas avec Israël. Voilà une info qui, après le Covid puis la guerre en Ukraine nous intime de prendre parti. Elle exploite de manière manifeste et éhontée l'émotivité ici et maintenant devant un événement sordide. Elle incite à la réaction sans recul, sans réflexion, sans contexte, selon un bien et un mal « occidental » définis, eux, à un moment et en un lieu donné de l'histoire, en camps tranchés, blanc/noir, comme si nous étions privés de mémoire, comme si tout cela était le produit d'un ici et maintenant sans profondeur, sans contexte, sans passé. Les médias c'est le « *râle à trois cents gueules* » dit la Révélation d'Arès (xLv/2), qui a perdu de vue la profondeur spirituelle de l'humain ; c'est une « *vieille voix dans la pente* », en déclin justement parce qu'elle en reste à la surface des événements, à leur immédiateté sans référence à une transcendance qui dépasserait toute contingence. Dès qu'on met en jeu la perspective historique, on voit bien qu'il est impossible de définir des bons et des méchants de manière définitive et absolue, que tout change, que les bons d'un jour deviennent les méchants d'un autre et réciproquement. Quel peuple n'a jamais été victime ou bourreau ?

On ne peut donc définir un bien et un mal comme s'ils étaient absolus alors qu'ils ne sont que relatifs, passagers, localisés, il n'y a que des états transitoires. Tandis que le *Bien* absolu est tout autre, c'est l'Autre *Vie* dont nous participons malgré tout, parce qu'elle fait notre substrat, Vie qui est Hors du temps et sans espace. Dans sa traduction terrestre, le Bien ne consiste donc pas à être défini dans telle ou telle valeurs particulières, notamment politiques, comme l'écologie, l'égalité, les droits de l'homme,...etc. Pour lesquelles il faudrait prendre parti, mais à d'abord et avant tout dépasser les oppositions de camps au nom d'un avenir à construire ensemble. Dans le cas d'un conflit comme le conflit israélo-palestinien, sans cesse compliqué du fait de la politique, des pouvoirs en place, ce qui manque depuis 80 ans de façon manifeste, c'est le *pardon*. Seul le pardon dépasse la vengeance qui, sur cette terre, ne peut être que « *sans fin* ». Du pardon seul découle la paix sûre, la paix du *Saint*.

La mémoire des humains liée à l'intégrité et l'honnêteté devrait donc relativiser leur conception locale et datée respective du bien, les rendre humbles, les appeler à s'envisager dans le temps long, et même dans l'éternité, au-delà de leur propre mort pour tendre vers un Absolu universel, indiscutable pour tous : le "*Bien*" (La révélation d'Arès xxxiii/11) qui retourne au *frère*.

Que sais-je du Bien absolu ? Pas grand-chose tant que je n'y suis pas puisqu'il s'agit d'un état d'unité existentiel à atteindre : la transfiguration. Mais je sais par révélation que c'est un état d'être en moi. Les Grecs auraient dit la vertu. Je pourrais dire Dieu en moi ou Christ ou peu importe. Je sais que la reconquête du Bien passe par une manière d'être (la *pénitence*) à laquelle je dois me tenir le plus et le mieux possible selon ma propre *mesure* : *aimer* tous les humains, au-delà de toutes différences, y compris mes ennemis (amour non sentimental). Cet amour se décline en non-jugement, pardon inconditionnel, paix, réflexion *libre* sans a priori avec *l'intelligence* du cœur, recherche constante du *vrai*, grande liberté d'agir, et, un jour, partage de tout avec tous... toute action que je fais au quotidien dans la mesure de mes possibilités, de mon courage, de ma détermination, de ma foi diraient d'aucuns, ainsi que de mes patience, douceur et prudence... et de ce que les conditions m'imposent (ou de ce que je crois qu'elles m'imposent). Par-là, on voit que *le Bien* est une « attitude intérieure » (Guillaume) en effet mais qui DOIT se déployer sur l'extérieur, sur le monde, qui DOIT *s'accomplir*.

Le Bien est aussi, de fait, dans un certain « détachement des impulsions émotionnelles (colère, envie, jalousie, excitation...) » (citation de Guillaume) qui en général ressortent d'une manière spécifique de la culture d'une civilisation. On pourrait ajouter « l'obéissance à Allah » des musulmans en effet, s'il s'agit bien de l'obéissance envers le Bien absolu, du devoir *d'amour* que j'ai défini plus haut, et non envers tel ou tel soi-disant commandement de la part d'un « Allah » qui ne serait alors plus qu'une idole bien pratique pour la domination des esprits, à l'instar de la Croix pour les Chrétiens érigée comme *un bâton de commandement*.

Le non-jugement, le pardon systématique, le non-mensonge,... sont-ils des dogmes (dixit Luc) ? Non, pas du tout. Ils sont une **manière d'être** autre, qui renvoie au Moi transcendant, qui dépasse toutes les attitudes humaines convenues, admises comme normales : vengeance, jugement, mensonge, convoitise, impudicité, cupidité... La paix elle-même n'est plus une question de rapport de forces, une affaire de traité où traînent quantité d'arrière-pensées, mais un état acquis en soi. C'est bien là qu'on voit que **le mal n'est qu'un détournement du Bien**. Si les humains réprimaient ces tendances égotiques (le *péché*), ils se referaient peu à peu Dieu, Un, retrouveraient leur Unité de vie et de pensée avec tout ce qui vit.

Au départ, La Vie crée tout en Bien « *Et Il vit que cela était bien* » dit la Genèse, y compris la race d'Adam qui est une création qualitative à partir d'un animal pensant humain qui évoluait déjà depuis plusieurs millions d'années. C'est le fameux Jardin d'Eden que certains trouvent mythologique mais qui ne l'est pas, qui devait se situer du côté de la Mésopotamie, où toute la vie terrestre est alors en état de transfiguration, un état qui devait se répandre à toute la terre (« proliférez »). Adam dispose entre autres *dons divins* de la liberté absolue, celle d'un Dieu. Don redoutable puisqu'il permet de choisir son être. C'est par lui qu'on peut être un salaud ou un juste. Et c'est en choisissant de s'inféoder à la terre, pour en devenir le maître absolu, qu'Adam se rend du même coup dépendant de la matière jusqu'à d'ailleurs ne plus croire qu'en elle, qu'il crée son bien arbitraire ce qui fait le *mal* ou *péché*. C'est d'abord en faisant de sa compagne une servante et/ou une maîtresse, *lui imposant ses ruts* (2/3), de ses frères des serviteurs et/ou des soldats que la race d'Adam donne naissance à la nôtre. « *L'homme est la mort d'Adam* » dit la révélation d'Arès. Le mal est notre création, un détournement du Bien

premier, dont la conséquence est la souffrance, la maladie et la mort. C'est quand même idiot de faire soi-même son malheur mais c'est la condition humaine. Pour pallier en partie les effets de ce mal, Adam invente un système : roi, chefs, prêtres, lois, système politique. Arbitraires, n'étant pas universels, ils ne sont jamais satisfaisants pour tous et de surcroît n'empêchent absolument pas de grandes calamités comme les guerres mondiales par exemple. Les hommes modernes conservent les *dons divins* qu'ils utilisent pour eux-mêmes, pour leur propre *compte*, ou satisfaction passagère le temps d'une vie courte (orgueil, égoïsme, ambition, convoitise, hypocrisie, fornication, ...) : c'est l'histoire. Dieu envoie régulièrement des *prophètes* pour les inviter à *changer leur vie*, à se repentir, autrement dit se recréer, ne pouvant pas les changer Lui-même, sauf à leur retirer leur libre-arbitre, ce qu'il ne peut pas.

Le Bien découle nécessairement du Divin parce que le Divin est notre Origine, le Socle transcendant sur lequel l'homme a été créé, grandi, évolué. Même si aujourd'hui, sous le coup d'un rationalisme étroit et d'un matérialisme épais, nous avons brillamment éteint toute transcendance en nous. Pour autant, le Divin n'est pas une nécessité. Nous sommes conditionnés par la religion à voir le divin comme religieux, mais quand le Divin s'exprime comme Il l'a fait à Arès, il n'a rien de religieux. Il ne s'agit pas de croyance justement mais d'accomplissement ! On peut même ne pas faire du tout référence au Divin.

Le Bien selon moi "ne concernerait pas la nature" (Guillaume) ? Bien entendu que si. Mais de mon point de vue, le changement du rapport à l'autre et à soi-même vers l'amour inconditionnel implique nécessairement une retombée du même ordre, positive, sur la nature, sur toute la Création en général. Il n'est donc pas nécessaire de le préciser et de se lancer, par exemple dans une croisade écologique dont on voit bien aujourd'hui tous les travers sur le plan de la traduction politique (énergies vertes, non-gaspillage de bouts de chandelles, soi-disant vilain carbone, etc...). Si l'homme s'illumine à nouveau, même modérément, la nature lui parlera à nouveau et il saura comment l'utiliser intelligemment et avec mesure. Dieu dans la révélation d'Arès dit : « *La pierre crie dans Mon Oreille. L'homme (qui) crie dans son oreille n'entend pas la pierre ; J'entends la pierre.* » (XXIV/06). Tout est vivant, tout vit, tout est un. Même la pierre que nous voyons comme un matériau mort mais qui vit à une échelle de temps que nous n'estimons pas. Le changement de l'humain vers l'Unité entraînera donc un changement non seulement de son intelligence mais de ses sens, de ses possibilités physiques, de sa sensibilité/identification au vivant, de sa biologie, donc de sa santé,... de l'allongement de sa vie jusqu'à vaincre la mort. S'il devient Un avec ses frères et son Créateur il devient aussi Un avec toute la Création : plantes, animaux, pierres... Si l'on est capable de s'identifier avec tout ce qui vit, l'écologie aurait une tout autre gueule si je puis dire.

Les mots en ital renvoient à la RA